

DISCOURS

PRONONCÉ

à la

DISTRIBUTION DES PRIX

le 19 août 1855,

AUX ÉLÈVES DE L'ATHÉNÉE,

EN PRÉSENCE

DE

S. M. R.

LE PRINCE ET LA PRINCESSE

HENRI DES PAYS-BAS.

—
Le discours a été publié par les feuilles. Je l'ai fait réimprimer, pour pouvoir offrir des exemplaires aux personnes qui m'ont fait l'honneur d'en demander.

Je le fais précéder d'une respectueuse épître dédicatoire à la gracieuse Princesse qui a été le point de mire de la fête.

—
LUXEMBOURG,

Imprimerie de V. BUCK, Place d'Armes.

—
1855.

J'ai trouvé que le principe monarchique a de profondes racines dans le Grand-Duché.

C'est le compliment d'adieu que nous a adressé Sa Majesté GUILLAUME III après son départ de Luxembourg.

Ses augustes paroles méritent d'être consignées dans nos annales par une inscription chronographique.

REGIA, REX, TVA IVRA VIGENT ET AVITA PROFUNDAS
RADICES GIGNIT LVCILIBVRGA FIDES.

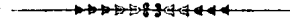
—

Die Völkertreu, auf Gottes Wort gebaut,
Sie wurzelt tief wie stolze Eichen,
Die keinem Windessturme weichen.
Sie ist des Landes Zier, die edle Fürstenbraut.
Bei uns ist dieser Treue altes Ehrenzeichen
Ein rother Löw im blau und weißen Feld.
Der Kaisersohn, der Schlachtenheld
Trug es in seinem Ritterschilde
Auf seinem letzten Kampfgesilde,
Und schwang es hoch vor aller Welt.
Getreue Ritter ohne Gleichen
Begrüßten es mit ihren Leichen.
Johann! dein Grab ist leer, doch zuckt dein Ritterfinn
Noch, wie des Blitzes Strahl, durch die Geschlechter hin.
„Entweihet nicht, ruft er, das biedre deutsche Land,
„Wo auf dem steilen Felsen meine Wiege stand.

—

ÉPITRE DÉDICATOIRE

à Son Altesse Royale, la Princesse HENRI des Pays-Bas.



La Grèce était jadis le berceau des beaux-arts.
Minerve y déployait ses doctes étendards.
Son peuple favori n'avait rien de sauvage,
Il savait marier la sagesse au courage.
A côté de son glaive et des lois de Solon
Il avait suspendu la lyre d'Apollon.
Quand il rentrait vainqueur du port de Salamine
Il allait écouter les chants de Mnemosyne.
Le Romain belliqueux et savant à la fois
Impose à l'univers son langage et ses lois.

Je vois dans ces tableaux des défauts et des ombres.
Les traits de ces héros sont trop virils et sombres.
Ulysse est un perfide, Achille est un butor.
Un seul cadre me plait, l'Andromaque d'Hector :
L'épouse courageuse au milieu des alarmes,
Son souris maternel embelli par des larmes,
Le cœur de son époux qui mou comme la cire,
Soudain se change en bronze à l'aspect du martyr.
Le Grec et le Romain restent dans la raideur,
Aux charmes de la femme opposant la froideur.
Quand Ulysse et Brutus se battaient dans la plaine,
Pénélope et Lucrece assortissaient la laine.
La femme était servante et l'homme était seigneur.
Tel était en deux mots leur conjugal bonheur.

C'est dans les bois germains, qu'ils nommaient barbarie,
Que Dieu sema la fleur de la chevalerie.
C'est là que la nature a balancé les droits.
La femme apporte en dot une lance, un carquois :
« Sois mon sauveur, je suis compagne inséparable.
» Que ta lance soit fière et ton bras redoutable.
» Sois ^{un}preux chevalier dans les sanglants combats,
» La tendresse et l'amour ne te quitteront pas.
» Quand le fer ennemi te porte une blessure,
» Je sucrai ton sang, témoin de l'aventure. »

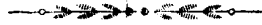
L'historien Tacite a raconté ce fait (1).
Admirant cet amour, lui, tout Romain qu'il est,
Je crains, dit-il, qu'un jour ce vertueux ménage
Des Romains corrompus n'enlève l'héritage.
Il s'est réalisé, son cri de désespoir.
Oui, Tacite est prophète, il l'est sans le savoir.

Le glaive du Germain conquit le Capitole.
De Jupiter Stator il renversa l'idole.
Où dominaient jadis les aigles des Césars,
Flottait victorieux le drapeau des Weimars.
Lorsqu'après la conquête, aux jours du moyen-âge
La course des chevaux remplaçait le carnage,
La princesse montait l'agile palefroi
Et de la joute équestre elle dictait la loi.
Sur tous les combattants exerçant son empire,
Elle jette au vainqueur un gracieux sourire,
Elle suit de ses yeux sa brillante valeur,
Et lui donne le nom de chevalier sans peur.

Épouse d'un Nassau, Vous, Princesse Amélie.
Illustre rejeton des vainqueurs d'Italie.

(1) Tacitus de moribus Germanorum.

Vous venez applaudir avec un noble émoi
Aux joyeux lauréats d'un paisible tournoi;
Leur vive émotion, Votre cœur la partage.
C'est moi qu'ils ont chargé d'exprimer leur hommage.
Ils n'oublient jamais la gloire de ce jour.
Comptez sur leur respect, comptez sur leur amour.



« MONSEIGNEUR ,

» V. A. R. nous fait l'honneur de présider pour la seconde fois à l'ovation juvénile qui couronne la paisible campagne de l'année scolaire.

» En s'associant à cette noble condescendance, S. A. R. la gracieuse princesse a bien voulu nous donner une nouvelle preuve de la bienveillance et de l'amour qu'Elle porte à la patrie luxembourgeoise, représentée dans cette enceinte par la pépinière de nos 350 élèves.

» Demain, de retour dans ses foyers, cette allègre jeunesse racontera avec enthousiasme dans nos villes et nos villages, que l'illustre Princesse a été spectatrice de son triomphe et qu'Elle a salué les vainqueurs de son aimable sourire.

» MONSEIGNEUR ,

» Nous clôturons en ce jour une année mémorable. Sa Majesté, notre auguste Monarque, a honoré l'Athénée de Sa Royale visite.

» De retour sur son trône, S. M. a chargé V. A. R. de faire connaître au pays Sa Royale satisfaction. « J'ai » trouvé, a dit le Roi, que le principe monarchique a de » profondes racines dans le Grand-Duché. »

» C'est avec une noble fierté que nous inscrivons dans

nos annales ce bienveillant témoignage. Permettez-nous de croire, Monseigneur, que l'Athénée a sa modeste part dans cet éloge.

» Chargés d'alimenter dans le cœur de la jeunesse le feu sacré de l'amour et du dévouement au Roi et à la patrie, nous avons exercé avec une courageuse fidélité, même dans les temps les plus sombres, ce noble sacerdoce.

» La fidélité au Souverain a toujours été le culte de nos ancêtres. Elle est une des plus belles pages de notre histoire.

» Les paroles flatteuses que Guillaume III a adressées à Ses Luxembourgeois en 1833, elles ont de nombreux, de brillants antécédents dans nos archives.

« Je vous aime comme la pupille de mes yeux, » disait le roi d'Espagne à nos pères.

» En mettant le pied sur le sol de notre pays en 1794, le duc de Saxe-Teschén, accompagné de son épouse, a dit entre autres :

« Je respire avec plaisir cet air pur, qui n'a été souillé par aucune tache d'infidélité. »

» Nos pères ont accepté le compliment, et dans leur proclamation de 1794, ils y ont répondu par les paroles suivantes :

« Nous tous, tant que nous sommes, habitants de cette »
» province de Luxembourg, nous nous sommes toujours »
» fait gloire de l'exemple que nous ont laissé nos vertueux »
» prédécesseurs, d'être dans tous les temps orageux de- »
» meurés fidèles à Dieu et à nos Princes souverains. »

» Dans leur acte de départ de la même année, nos États, joignant la franchise au dévouement, ont mis sous les yeux du Souverain ce langage mémorable :

« Telle est l'affligeante position de notre province de »
» Luxembourg, la plus fidèle cependant qui existe dans la »
» vaste étendue de la domination de Sa Majesté. »

» En rappelant ces faits à notre jeunesse avide de connaître les gloires de sa patrie, et désireuse, je l'espère, de transmettre un jour le même héritage à ses descendants, je demande la permission, Monseigneur, d'adresser à nos élèves une question d'histoire.

» Savez-vous, mes enfants, à quelle source nos ancêtres ont puisé ces chevaleresques sentiments?

» Les souverains de leur temps étaient-ils plus populaires que de nos jours?

» Il s'en faut. On ne les a connus à Luxembourg que par leur portrait. Ils inauguraient leur règne et ils ouvraient la session de nos Etats par des délégués. L'apparition même de Joseph II dans notre ville n'était que le pied-à-terre d'un voyageur.

» Sous le rapport de la popularité aucun antécédent de notre histoire n'est comparable à la noble condescendance de Guillaume II et à l'enthousiasme, qui a salué son Royal amour. Le magique attrait de son amabilité a tellement émerveillé et extasié les esprits, que, pour avoir un point de comparaison, l'imagination lui a juxtaposé la fleur de la chevalerie du moyen-âge, le glorieux martyr de l'honneur militaire, notre Jean de Bohême.

» Le Luxembourg n'avait jamais eu le bonheur d'être en contact immédiat avec les Princes de sa dynastie comme il l'est depuis 1841.

» Je continue mes interrogations historiques.

» La fidélité de nos pères était-elle un calcul d'intérêt? L'administration était-elle plus paternelle, la justice plus tutélaire, le commerce plus florissant, l'agriculture plus prospère, les arts plus encouragés?

» Il n'en est rien. Sous tous ces rapports nous laissons loin derrière nous la simplicité débonnaire des siècles passés, et c'est au contraire aux époques les plus désastreuses et dans les années les plus néfastes, quand la disette, la peste, les impositions, les corvées et tous les

fléaux accablaient nos populations, qu'elles ont déployé le plus héroïque patriotisme.

» Je cite comme un irrécusable témoignage de mon assertion les actes de départ de nos Etats pendant les années 1792, 93 et 94.

» Il faut remonter plus haut pour trouver la raison du phénomène.

« Le Luxembourg n'a été exemplairement fidèle et généreusement dévoué à ses souverains, que parce qu'il a été consciencieusement soumis à son Dieu.

» C'est la religion qui a engendré le patriotisme. C'est l'autel qui a été le boulevard du trône.

» La proclamation que le comité provincial a adressée aux fidèles Luxembourgeois le 2 janvier 1794 est un document à jamais mémorable de cette solidarité. Nos prélats comme nos chevaliers avaient pour devise :

Mon Dieu et mon Roi.

» La foi chrétienne, en rajeunissant la face de la terre, a environné la Royauté d'une auréole, que la flatterie de l'apothéose payenne, et l'idéologie des doctrinaires modernes ne peuvent pas lui donner.

» Les chefs des peuples chrétiens se disent rois *par la grâce de Dieu*. Ce titre n'est pas une arrogance, il est l'expression d'une grande vérité. Il est l'humble aveu de l'impuissance humaine à légitimer d'elle-même une supériorité sur les égaux et à constituer sur la terre une autorité qui ne relève pas du créateur.

» Dieu seul est le souverain légitime de l'univers. Devant lui tout être intelligent doit incliner son front dans la poussière. Que sa volonté soit faite sur la terre comme dans les cieux.

» Notre soumission à cette volonté est le joyeux hommage d'une humble adoration. Notre charte, à nous chrétiens, c'est l'Évangile : *Omnis anima subdita sit sublimioribus potestatibus. Non est enim potestas nisi a Deo, et*

quæ a Deo sunt, ordinata sunt. Qui potestati resistit, Dei ordinationi resistit.

» Dieu seul a le droit de commander.

» Celui qui demande une obéissance à d'autre titre qu'en son nom et comme son délégué, n'est qu'un usurpateur, quel que soit le prestige qui l'environne.

» Le Christianisme a ennobli et sanctifié l'obéissance en divinisant le pouvoir.

» Il a condamné l'orgueil de l'homme dans ses deux manifestations antipodes, dans la tyrannie comme dans la révolte.

» Il dit aux peuples d'honorer les rois comme leurs pères, parce qu'il dit aux rois d'aimer les sujets comme leurs enfants.

» Quand tous, peuples et rois, sont dominés par cette idée sublime, le ménagement tutélaire des uns et le dévouement des autres, inspirés tous les deux par le sentiment chrétien, engendrent la parfaite harmonie sociale, comme la force centripète et la force centrifuge maintiennent l'équilibre dans la rotation des sphères célestes.

» Les événements contemporains nous ont découvert l'abîme dans lequel la société se précipite quand elle répudie le précepte de Dieu pour s'aventurer dans les théories astucieuses des hommes.

» Le peuple qui dans ses orgies brise les tables de la loi de Dieu, brise sans scrupule le sceptre des Rois.

» La religion est la sauvegarde des trônes. Partout où elle exerce son bienfaisant empire, le principe monarchique conservera de profondes racines.

» Jeunes élèves, étudiez l'histoire de vos ancêtres et soyez fiers d'imiter leurs vertus.

» O juvenes, versate manu monumenta parentum.

» Semper erant atavi Regique Deoque fideles. »